FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRE

MONTRÉAL, 31 AOUT 1889

SANS MÈRE

—o—

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

L'heure du déjeuner étant arrivée. Robert et Pierre entrèrent tous les deux à leur tour, venant de l usine.

L'Américain avait toujours son même teint de blond, légèrement coloré ; ses mouvements paraissaient libres, son visage était flegmatique et glacial comme à l'ordinaire.

S'il souffrait, si son corps portait une blessure quelconque, rien sur sa physionomie ne l'indiquait.

Pendant que Robert, très pâle de ses émotions de la veille, allait embrasser sa tante, M. de Sauves s'approcha de sir Jonathan et serra sa main.

L'étreinte de Pierre avait eu la forme de ces poignées de mains anglaises, un peu vigoureuses, à la mode aujourd'hui.

Il sembla à Suzanne, qui ne quittait point l'Américain des yeux, que les lèvres de celui-ci blanchissaient légèrement.

—Tiens ! se dit-elle aussitôt, serait-ce au bras que je l'ai touché ?....

Elle s'avança sur-le-champ.

—Bonjour, sir Pierce, dit-elle aussitôt, comment cela va-t-il aujourd'hui ?

Tout le monde dans la maison était habitué aux manières un peu familières de la jeune femme de charge, nul ne s'étonna de son entrée au salon.

—Je n'ai pas pu vous conduire Georgette ce matin, continua-t-elle, j'ai eu des occupations.

Il se contenta de sourire, et ne répondit point.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Suzanne.

—Je suis sûre que vous m'en voulez de ne pas être venue ? demanda-t-elle en le regardant un peu fixement.

Il essaya de détourner son regard gris, qui plus que jamais fuyait.

—Moi, dit-il, pas le moins du monde.

—Alors, donnez-moi la main.

Et sans lui laisser le temps de réfléchir ou de calculer, de sa main droite à elle, la jeune gouvernante prit la main gauche de l'Américain, qu'elle secoua comme l'avait fait Pierre de Sauves, mais en l'élevant violemment en haut, puis en la laissant brusquement retomber avec toute l'énergie dont elle était susceptible.

Il chancela.

—Qu'avez-vous donc, sir Pierce ? fit-elle aussitôt. On dirait que vous vous trouvez mal.

Georgette s'élança et se jeta à son cou.

—Oh ! grand ami, s'écria-t-elle, vous souffrez !

Il avait dû faire à sa volonté un formidable appel, car malgré les gouttes de sueur froide qui perlaient à son front, il souriait.

—Pas du tout, répondit-il à Mlle Chaniers.

Il fait seulement un peu chaud ici, et j'ai eu un vertige.

C'est déjà passé.

Le domestique annonçait :

—Madame est servie.

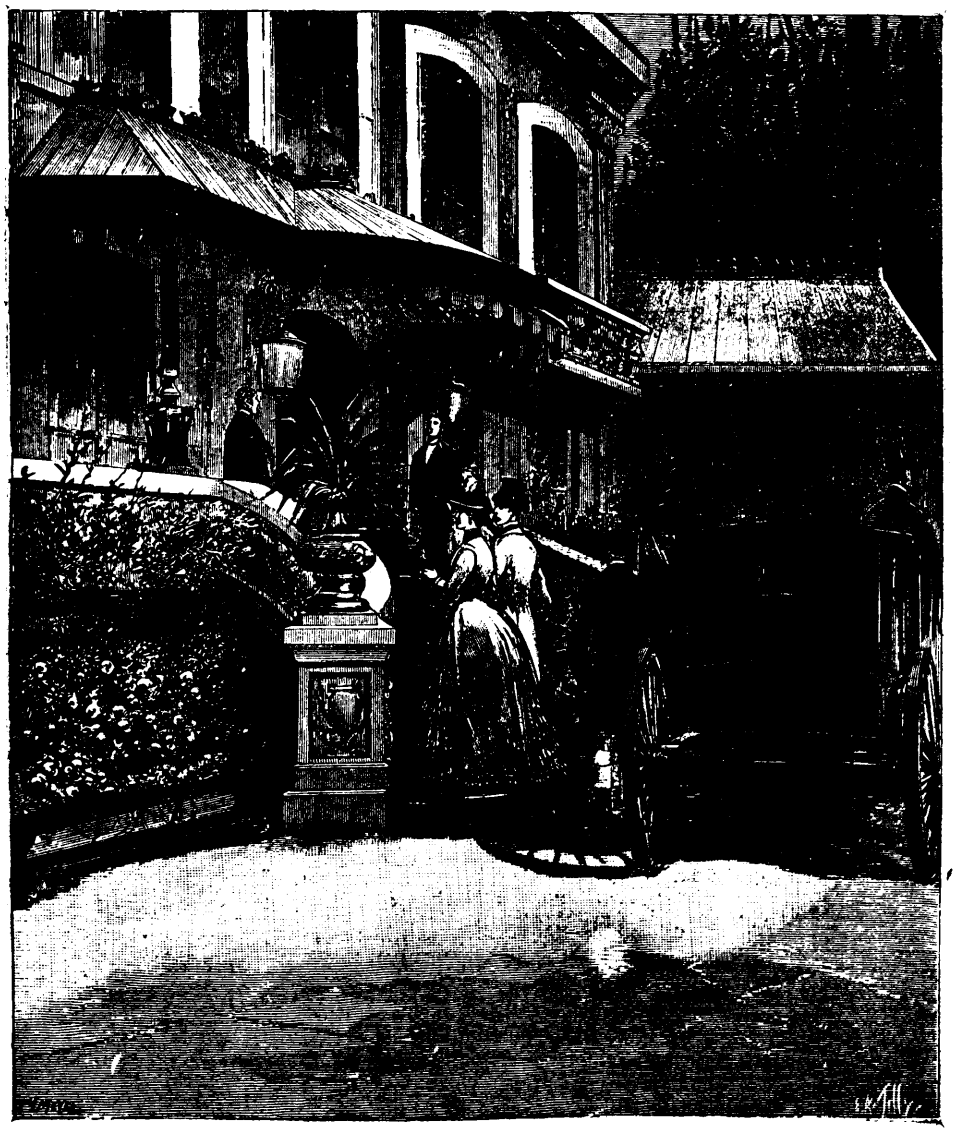
On alla s'asseoir autour de la table de famille, tandis que Suzanne restée invisible dans un coin du salon paraissait fort occupée à arranger les fleurs d'une jardinière, et murmurait, en tendant ses oreilles vers la salle à manger :

—C'est lui, j'en étais sûre. Comment va-t-il se conduire maintenant ?

La jeune gouvernante pensait bien, en effet, qu'avec sa prudence de serpent, sir Jonathan ne resterait point immobile devant le danger redoutable que sa nouvelle attitude représentait pour lui.

Elle ne se trompait pas. Au dessert, il dit, mais d'une voix très naturelle :

—J'ai reçu hier mon courrier d'Amérique. Sir James est souffrant. Benjamin n'a pas encore l'expérience nécessaire pour le remplacer, je dois partir le plus tôt possible.



Avec des précautions infinies, il lui fit monter les marches du perron.—Voir page 102, col. 3.

Puisque notre mariage est décidé, chère madame, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes et l'avancer d'un mois et demi ?....

—Oh ! maman !.... oui, mille fois oui !.... s'écria Georgette, je t'en supplie, accepte !

Adèle, plus blanche qu'un marbre, ne répondit pas.

Sir Jonathan reprit :

—J'ai mes papiers fort en ordre, il ne m'en manque aucun ; les vôtres peuvent être prêts demain, puisque tous les événements de votre vie se sont passés à Paris. Voulez-vous me permettre de faire afficher nos bans cette semaine ?

Notre mariage devant avoir lieu tout à fait entre nous, nous n'aurons à prévenir personne de ce changement d'intention. Et tout de suite après, nous partirons avec Georgee pour l'Amérique. Là, nous règlerions nos affaires de maison, d'administration, d'usine ; sir James reprendrait ses fonctions, et à notre retour aurait lieu le mariage de Robert et de sa cousine.

—Je ne vois point d'obstacle à cela, dit Pierre de Sauves.

Et toi, ma sœur ?

A ce moment, un bruit infernal eut lieu dans le petit salon.

Une fort belle potiche, donnée par sir Jonathan à Georgette, venait de tomber de sa colonne sur le parquet où elle s'était brisée en mille morceaux.

Mlle Chaniers s'élança.

—Ah ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots comme une enfant qu'elle était, quel malheur !....

Tout le monde se leva.

Suzanne, un plumeau à la main, avait évidemment fait cette maladresse-là, et en paraissait horriblement confuse.

Georgette pleurait toujours très fort.

—Je vous en prie. chérie, dit sir Pierce en la prenant dans ses bras, tout bouleversé du désespoir de la jeune fille, n'ayez pas ce grand chagrin pour si peu de chose.

—Et ma potiche si belle, que tout le monde admirait avec son grand dragon vert ! Je ne l'ai plus !....

—Je vous en donnerai une mille fois plus jolie. Nous irons la chercher cette après-midi ensemble.

Pendant ces quelques mots échangés, Suzanne s'était glissée derrière Adèle.

—Acceptez l'offre de sir Jonathan, dit-elle d'une voix presque impérieuse. Pour Dieu ! acceptez-là tout de suite.

Mme Chaniers tressaillit.

—Toi !.... murmura-t-elle, toi, tu me conseilles cela !....

—Oui, moi ! Qu'est-ce que ça vous fait des bans ? Est-ce que ça engage cela ! Acceptez vous dis-je, autrement les plus grands malheurs sont à craindre.

Georgette jusque-là pendue au cou de sir Jonathan essuyait ses yeux.

—Je suis bien maladroite, dit tout haut la jeune gouvernante. Je ne sais pas en vérité comment cela s'est fait. Et j'en suis désolée !....

—Ne te tourmente pas, dit Pierre avec son indulgence accoutumée, puisque sir Jonathan est disposé à réparer ce désastre.

Le déjeûner étant terminé, on resta dans le petit salon où le café fut apporté.

—Que décidez-vous, demanda sir Jonathan à la jeune femme lorsque les domestiques eurent disparu ? Dois-je partir seul cette semaine pour New York où m'appelle mon associé, ou attendre que ma femme m'accompagne ?....

Georgette, anxieuse, le sourcil froncé, ne quittait pas sa mère des yeux.

—Demandez à mon frère les papiers dont vous avez besoin, sir Pierce, dit la jeune veuve en regardant sa fille, et entendez-vous avec lui pour toutes les démarches à faire.

—Oh s'écria Georgette tout de suite, mon oncle, ce soir même....

—Je veux bien, répondit Pierre, je suis prêt à agir, mais pas cette après-midi, toutefois, j'ai des rendez-vous. Demain si vous le voulez.

—Non, dit sir Jonathan, demain, moi je ne serai pas libre. Je dois partir pour un petit voyage de un ou deux jours au plus.

—Où ce voyage ? demanda Georgette avec son indiscrétion d'enfant gâtée.